

## CHAPITRE V

### LA REACTION ET LA TENTATIVE DE LA LIBERATION.

Si la famille, la société et la religion ne visent qu'à faire de l'homme un personnage parfait, personnage qui est capable de refuser ses faiblesses naturelles, ses défaillances, réprimer les emportements ou les passions, freiner en soi tout élan spontané, Gide préférera un être naturel qui s'éclance dans toute exaltation sensuelle, un personnage qui prend conscience de son désir, son exigence, sa nature, ou autrement dit de l'être tel qu'il est. Chacun de nous est-il capable d'être un surhomme selon la vertu morale et sociale ? N'y a-t-il pas là le danger de "se détruire" à force de "se fabriquer ?" On risque, sinon, de perdre son essence en suivant facilement et aveuglément ces vertus. Ne sera-t-on pas trompé par cette morale toute faite en se croyant d'être "le bon grain" de la société ? Voilà le point de vue que Gide veut nous faire considérer. Néanmoins les normes morales et les conventions sociales emprisonnent l'individu et empiètent sur le naturel. L'homme devient inconsciemment l'esclave de ces principes traditionnels et est réduit peu à peu à un type social. Il lui manque la spontanéité qui est une riche source humaine et perd enfin sa valeur propre. Il suit ou prétend accepter la norme morale et sociale jusqu'à faire d'elle sa propre morale sans penser si elle lui est profitable ou convenable. Dans les Faux-Monnayeurs, Sarah ne peut pas supporter l'intervention de Rachel, sa soeur. Elle considère de plus cela comme une trahison et pense que celle-ci n'a pas le droit d'imposer aux autres une vertu que son exemple suffit à rendre odieuse. Armand, son frère, réagit, lui aussi, violemment contre son éducation puritaine qui a laissé dans son coeur un "ressentiment"

dont il ne peut pas se guérir. Elle le rend à jamais révolté, désespéré, amer et cynique. La foi, la vertu ne provoquent plus que ses ricanements. C'est de l'horreur et de la haine qu'il a pour tout ce qu'on appelle la vertu. Donc Armand est en quelque sorte le porte-parole de Gide et de son drame personnel lorsqu'il proclame:

Oui, je crois que c'est ce que j'ai de plus sincère en moi: l'horreur, la haine de tout ce qu'on appelle Vertu. Ne cherche pas à comprendre. Tu ne sais pas ce que peut faire de nous une première éducation puritaine. Elle vous laisse au coeur un ressentiment dont on ne peut plus jamais se guérir.<sup>1</sup>

Gide dénonce pourtant les recommandations des mères qui ne font qu'abrutir leurs enfants:

A ton âge, tu devrais être plus raisonnable;  
Combien de fois faudra-t-il te le répéter:  
On ne met pas ses coudes sur table.  
Cet enfant est insupportable!<sup>2</sup>  
-Ah! Madame! pas tant que vous.<sup>2</sup>

Un jour il définit la famille comme le "régime cellulaire." Il s'écrie plutôt "Familles, je vous haïs! foyer clos; portes refermées; possessions jalouses du bonheur."<sup>3</sup> Pour lui la famille est une prison qui

---

<sup>1</sup> Les Faux-Monnayeurs, op.cit., pp. 1231-2.

<sup>2</sup> Les Nourritures Terrestres, op.cit., p. 236.

<sup>3</sup> Ibid., p. 69.

détruit toute liberté de pensée et d'action. Mais on s'accoutume à sa prison; il est difficile de pousser la porte qui donne sur l'aventure. Gide veut ouvrir les yeux de tout enfant, longtemps aveuglé par la famille, devant la splendeur de la plaine, lui faire comprendre qu'elle est ouverte pour lui. Il enseigne donc son âme à devenir plus vagabonde, joyeuse enfin, à se détacher même de son maître, et à connaître sa solitude libérale. Il faut échapper aux contraintes du milieu si l'on veut devenir "soi," si l'on veut être une personnalité originale et non un simple reflet de la maison. Pour lutter contre cette contrainte familiale, Gide dresse par conséquent le triomphe du bâtard. Il se réjouit précisément qu'il fasse échec au principe traditionnel du foyer et donne la possibilité de l'action à l'enfant bâtard. Tout réussit au bâtard; l'avenir lui appartient et c'est lui seul qui a droit au naturel. Dans les "Faux-Monnayeurs," Bernard se sent heureux quand il découvre, par hasard, le secret de sa naissance; désormais, il se sent libre. Il est sauvé de l'espèce d'angoisse qui se dégage des quatre murs de la maison, du poids des traditions qui pèsent sur ses épaules. Dès à présent il n'a plus rien, ni père, ni mère, ni passé. Donc Bernard quitte le domicile paternel, se libère des liens familiaux et voit s'étendre devant lui l'océan de la vie. Un autre enfant bâtard plus hardi, plus assuré, provoquant même, c'est l'aventurier Lafcadio. Les cadres de la famille ont craqué pour eux deux et nous verrons Bernard et Lafcadio, bâtards solitaires au regard assuré, aux gestes souples, avancer avec aisance dans la vie. Dans

Le bâtard, de par sa naissance, se trouve donc un privilégié. Il a en lui, par le sang de l'inconnu qui roule en ses veines, des possibilités de résistance, de lutte contre le milieu, il tient dans ses muscles la dynamite qui peut faire exploser les murs de la prison familiale.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup>Roger Bastide, op.cit., p. 99. .

D'ailleurs ce que Gide critique dans la famille, ce n'est pas le lien d'affection qui peut unir ses membres; c'est l'ensemble des conventions sociales de la bourgeoisie qui dénaturent l'enfant et le mènent plutôt à la haine du conformisme familial et bourgeois. Gide ne prétend jamais à dire qu'il faut détruire l'étouffante étreinte de la famille qui se cache sous forme de l'affection ou de la protection, mais il annonce plutôt que l'homme ne pourra grandir qu'il ne sache s'en délivrer. Aussi cherche-t-il inlassablement des leçons, des exemples pour la vie humaine dans la nature. C'est la nature seule qui peut nous en fournir, car l'homme fait partie de la nature, **et est soumis à ses lois.** N'oublions pas que Gide s'intéresse passionnément à l'étude de la botanique; il observe et s'aperçoit que **la plante ne devient forte que par la transplantation; elle pousse bien, germe bien loin du tronc maternel.** Il en est de même pour l'homme. L'homme doit fuir la famille, le village natal pour chercher une vie meilleure, plus exaltée, plus riche, aventureuse même. La théorie du déracinement de Gide n'est pas l'action de couper les racines mais de changer de milieu. Ce qu'il attaque, ce sont des hommes qui deviennent des systèmes de conventions sociales, au lieu de vivre, de germer, de fleurir comme des plantes.

"Aussi l'éducation de l'homme pour être une éducation naturelle, consiste à arracher l'individu à sa famille, à sa province, pour le rejeter dans le vaste monde."<sup>1</sup> Voilà l'enseignement de Ménalque que le narrateur

---

<sup>1</sup>Ibid., p. 33.

des "Nourritures Terrestres" essaie de transmettre à son disciple Nathanaël. Pour Ménélaque, l'enfant sevré n'est pas ingrat s'il repousse le sein de sa mère. Ce n'est plus du lait qu'il lui faut. L'enfant doit se dresser nu, vaillant, faire craquer les gaines, écarter de lui les tuteurs; pour croître droit il n'a pas besoin que de l'élan de sa sève et que de l'appel du soleil. Il ne faut pas non plus s'alimenter dans les nourritures préparées par les ancêtres parce que ces aliments s'appauvrissent d'avoir nourri trop longtemps chaque génération. Comme la terre s'appauvrit d'avoir nourri depuis toujours la même sorte de plante. Il souhaite que la nouvelle génération sache comprendre et s'éloigner le plus possible de son milieu, et ne trouve pas son aliment au même lieu que son précédent. Ménélaque trouve donc le principe du développement et de la culture de l'homme dans l'image proposée de la nature. La culture traditionnelle qui est distillée, filtrée par l'homme est non-souhaitable. C'est pour cela que Michel renonce à la culture et lui préfère l'existence végétative qui sera pour lui une véritable résurrection. A travers le pays nord-africain, pays de soleil, de palmes balancées, de hautes terrasses, Gide fait voir à Michel la fervente vision de la vie libre, sans entraves, chaude et luxueuse. Il le mène à rompre les amarres avec le passé, avec tout ce qui le retient de vivre une vie abondante et naturelle.

Au reste la contrainte que nous proposent la société et la religion nous emmène enfin à plusieurs routes diverses: au culte de la personnalité du moi qui n'exclut pas l'amour d'autrui, au repli sur soi-même, au besoin d'évasion et de délivrance, à la nécessité de l'émancipation totale, à la recherche d'une morale individuelle, à la haine du conformisme, au retour à la nature, à l'instinct, à la vie sauvage, à l'anarchie et au charme de vivre pleinement, de goûter la vie dans toute sa splendeur et sa plénitude.

D'autre part Gide suggère plusieurs moyens de parvenir à la libération véritable de l'individu aussi bien que des idées personnelles pour légitimer ses tendances particulières et ses actes. Il tente en outre de peindre l'image de l'homme libre comme Ménalque ou Michel et l'acte libre de Lafcadio qui peut choquer inévitablement la société tout entière.

Nous avons déjà vu que Gide est divisé entre deux besoins: d'une part le besoin de se purifier pour être digne de sa cousine et d'autre part l'exigence de sa chair qu'il ne peut pas nier et convaincre. La lutte entre ces deux besoins, cette crise angoissante, se reflète dans le personnage d'Alissa dans la "Porte Etroite," personnage déchiré comme Gide, par l'hésitation entre l'amour humain, le bonheur terrestre et l'amour divin, l'idéal de la sainteté. On verra l'hésitation de Gide dans plusieurs personnages de ses romans par exemple Bernard, Lafcadio, Vincent, Olivier. Ceux-ci oscillent, s'arrêtent un moment avant d'agir, et doutent encore que la voie qu'ils ont choisie ne soit pas la meilleure. L'incapacité de choisir chez Gide le fait paraître hésitant toute sa vie. Or la tendance homosexuelle et le dédoublement du caractère incite Gide à présenter la doctrine amoureuse de la dissociation entre l'âme et le corps. Cette doctrine remarquable apparaît dans l'amour passionné entre Alissa et Jérôme, Michel et Marceline, Bernard et Laura, et enfin le narrateur et Emmanuèle. La passion amoureuse dans les romans d'André Gide est conçue plutôt comme un amour platonique. Le héros peut aimer passionnément, éperdument son héroïne et n'éprouver aucun désir charnel pour elle. Parfois ce désir le porte ailleurs mais jamais vers l'être aimé. C'est l'intensité même de son amour qui supprime son désir, le réprime dans son activité sexuelle. Les sens doivent quêter ailleurs leur satisfaction. Et voilà la conséquence qui pourra être bientôt la fixation pédérastique de

la sexualité de Gide et répondre à la question du mariage blanc entre lui et Madeleine. Dans "l'Immoraliste" l'amour de Michel pour Marceline est à base de dévouement, de charité, de scrupules tandis que la sensualité le porte vers les indigènes. Michel avoue à ses amis qu'il n'aime point Marceline, du moins qu'il n'éprouve pour elle rien de ce qu'on appelle amour; mais il l'aime, si l'on veut entendre par là de la tendresse; une sorte de pitié, et enfin une estime assez grande. Dans la "Porte Etroite," Jérôme et Alissa sont liés par le coeur et l'esprit, nullement par les sens. Pour eux, leur attirance réciproque se fonde sur une communion profonde, une compréhension, une admiration, une soif de pureté et une ferveur religieuse. Alissa qui est sur le point de s'abandonner à Jérôme, prête à lui céder, avoue qu'elle l'aime "d'un indicible amour," mais lui demande en même temps de la quitter. Elle le repousse tout en le retenant. Il semble au lecteur qu'elle aime le sentiment amoureux ou plus exactement elle s'éprend de l'amour beaucoup plus que de Jérôme. Quant à Jérôme, il la considère comme une perle de grand prix; il peut vendre tout ce qu'il a pour la posséder. Il décide de nommer amour l'adoration, l'admiration, la tendresse qu'il éprouve pour elle. Lorsque vient l'âge de souffrir des plus précises inquiétudes de la chair, son sentiment pour elle ne change pas beaucoup de nature, il ne cherche pas plus directement à la posséder. L'amour ici présenté n'implique pas le désir, quelque chose de brûlant, de passionné. On verra que le vaste domaine que constitue la passion amoureuse dite normale échappe à Gide. Jean Schlumberger témoigne de cette dissociation en écrivant: "Spontanément s'accomplit en Gide la dissociation-plus tard élevée au rang de principe-entre les sens et les sentiments, entre les plaisirs rapides

de la chair et l'attachement profond, fidèle, à un être unique."<sup>1</sup>

Cette idée se répète dans les "Faux-Monnayeurs" quand Bernard écrit à Olivier qu'il aime Laura; lorsque celui-ci lui demande s'il éprouve du désir pour Laura, il répond:

A présent je crois que je ne puis plus être sensible, jamais plus, à une autre forme de beauté que la sienne; que je ne pourrai jamais aimer d'autre front que le sien, que ses lèvres, que son regard. Mais c'est de la vénération que j'ai pour elle, et, près d'elle, toute pensée charnelle me semble impie.

Gide dit plus tard dans ses mémoires qu'il considère comme une injure l'idée de pouvoir mêler quoi que ce soit de charnel dans l'amour. Il prend toujours le parti de dissocier le plaisir de l'amour. Ainsi quand il se laisse entraîner par les beaux garçons, il ne cherche qu'à obtenir le plaisir, la satisfaction de son désir. Son amour, son âme sont certainement réservés à sa femme. Il lui paraît que cette dissociation est souhaitable, que le plaisir est ainsi plus pur, l'amour plus parfait si le cœur et la chair ne se mêlent point. "Pour moi," écrit-il dans "Si le grain ne meurt, "j'ai dit déjà combien l'événement à la fois et la pente de ma nature m'invitaient à dissocier l'amour du désir au point que presque m'offusquait l'idée de pouvoir mêler l'un à l'autre."<sup>3</sup>

Schlumberger affirme plus tard:

---

<sup>1</sup>Jean Schlumberger, op.cit., p. 94.

<sup>2</sup>Les Faux-Monnayeurs, op.cit., p. 1151.

<sup>3</sup>Si le grain ne meurt, op.cit., p. 318.



Chez lui (Gide), cette dissociation des sens et du cœur était poussée à ses extrêmes conséquences; il ne craint pas d'écrire dans une lettre à Jacques Copreau: "Que l'homme amoureux est donc un personnage misérable! que le plaisir est beau sans l'amour! sans désir, que l'amour est noble! (1910)"<sup>1</sup>

Par conséquent l'amour que peint Gide est un amour hors du commun, chevaleresque, amour courtois d'un Tristan, d'un amant des chansons de troubadours qui est plus amoureux de son amour que de sa Dame. La notion de la réparation complète des sens et du cœur ne sera-t-elle pas une évasion, un prétexte à sa tendance particulière. Cette éthique peut être sa défense contre l'accusation des autres et sa réaction pour se libérer de ce sujet scandaleux.

Gide se montre toujours l'adversaire puissant de toute règle conventionnelle, toute morale établie, c'est-à-dire de tout système clos, sans progrès, sans liberté possible, de toute doctrine constituée qui rend nécessairement l'homme qui s'y soumet insincère, hypocrite: en un mot il refuse de sacrifier son moi véritable et original pour donner vie à un moi artificiel et standardisé. Néanmoins Michel annonce à Ménalque qu'il hait tous les gens à principes et celui-ci met à nu sa pensée en disant que ces gens là "sont ce qu'il y a de plus détestable en ce monde et on ne saura attendre d'eux aucune espèce de sincérité car ils ne font jamais que ce que leurs principes ont décrété, dicté qu'ils doivent faire."<sup>2</sup> D'après Gide, la morale établie ne fait qu'asservir, assombrir l'homme dans la stupidité,

---

<sup>1</sup>Jean Schlumberger, op.cit., p. 170.

<sup>2</sup>L'Immoraliste, op.cit., p. 116.

dans l'ignorance et le mène à l'hypocrisie, à tirer la fausse monnaie. A côté de véritables faux-monnayeurs de la morale, de la justice et des sentiments que sont des hommes comme le pasteur Vedel, le juge Molinier et Profitendieu, l'écrivain Passavant et le professeur Douviers, les héros gidiens comme Edouard, Laura, Olivier, Bernard sont également contraints de l'être à certains moments par amour propre, par crainte d'être déçus, par courtoisie même. Et Armand ricane, se moque de ces faux-monnayeurs en émettant, lui aussi, de la fausse monnaie et la jetant à la face des autres pour qu'ils l'entendent bien sonner faux, aussi faux que la leur. Gide critique impitoyablement l'hypocrisie, même inconsciente, de tous ceux qui donnent une image fautive de leur personne, qui ne sont que masques, morts-vivants, ne vivent que sous une apparence trompeuse selon des conventions sociales et les normes morales; ils sont devenus marionnettes dont les fils sont tirés par la société. Voilà la raison pour laquelle Gide veut que l'individu se montre "nu, vaillant," dépouillé de toutes les contraintes, des éléments qui lui sont étrangers, de ce qui n'est pas lui. Il commence pourtant par lutter contre la société et ses forces d'inertie: routines et traditions.

La nudité recherchée de Gide n'est donc pas, comme certains le lui ont reproché, exhibitionnisme, désir de montrer les parties secrètes de son corps, de révéler au regard d'autrui le mystère de son sexe; la nudité n'est pour lui que la fin du déshabillage, quand tous les vêtements sociaux sont quittés, les uns après les autres, qui vous gênent faux emmanchures, qui emprisonnent de leur rigidité la souplesse onduleuse de vos muscles, surtout qui vous font pareils à tous les autres, puisque nous portons tous les mêmes habits, alors, il ne reste plus que la sincérité de votre être réel.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup>Roger Bastide, op.cit., p. 128.

Gide condamne alors avec plus de force qu'auparavant dans les "Faux-Monnayeurs" toute doctrine, tout système parce que les dogmes et les systèmes sont trop restrictifs, imposant sur chaque individu une norme artificielle qui lui fait trahir sa propre essence. Il présuppose donc la possibilité pour l'homme de créer lui-même ses lois et ses valeurs et de mener une vie toute naturelle comme le développement d'une plante et l'épanouissement d'une fleur. C'est l'individu qui crée son bien et son mal, sans s'occuper de lois établies. Les hommes ne sont-ils pas tous différents les uns des autres ? N'est-il pas monstrueux de vouloir à tous appliquer le même code ? La nature proteste contre cette uniformité. Gide affirme dans ses mémoires.

Je me persuadais que chaque être, ou tout au moins : chaque élu, avait à jouer un rôle sur la terre, le sien précisément, et qui ne ressemblait à nul autre ; de sorte que tout effort pour se soumettre à une règle commune devenait à nos yeux trahison ; oui, trahison, et que j'assimilais à ce grand péché contre l'Esprit qui ne serait point pardonné, par quoi l'être particulier perdait sa signification précise, irremplaçable, sa "saveur" qui ne pouvait lui être rendu.<sup>1</sup>

Le disciple de Ménalque dit encore qu'il n'est profitable à personne de se faire semblable à son "environ."

---

<sup>1</sup>Si le grain ne meurt, op.cit., p. 280.

Nathanaël, car ne demeure pas auprès de ce qui te ressemble; ne demeure jamais, Nathanaël. Dès qu'un environ a pris ta ressemblance, ou que toi tu t'es fait semblable à l'environ, il n'est plus pour toi profitable. Il te faut le quitter.<sup>1</sup>

Or Ménalque, dans la conversation avec Michel, annonce qu'il ne prétend à rien d'autre qu'au naturel; et pour chaque action le plaisir qu'il y prend lui est signe qu'il doit la faire. Il blâme plutôt la plupart des hommes qui n'obtiennent d'eux-mêmes rien de bon que par la contrainte. C'est à soi-même que chacun de ceux-ci prétend le moins ressembler. Chacun se propose un modèle, puis l'imite; même s'il ne choisit pas le modèle qu'il imite, il en accepte un. Ménalque démontre en outre que ce que l'on sent en soi de différent, c'est précisément ce que l'on possède de rare, ce qui fait de chacun sa valeur. Il condamne toutefois ceux qui tâchent de supprimer cette valeur excellente en imitant le patron et prétendant aimer la vie. Ménalque favorise donc le culte de la personnalité du moi, la valeur humaine, propre à chacun et qui fait de lui un être différent d'un autre. Son disciple prêche cet enseignement en disant à Nathanaël: "Chaque esprit ne m'intéressait que par ce qui le faisait différer des autres."<sup>2</sup> Et plus tard encore.

---

<sup>1</sup> Les Nourritures Terrestres, op.cit., p. 45.

<sup>2</sup> Ibid., p. 21.

L'écureuil n'admet pas le rampement de la couleuvre. Le lièvre fuit quand la tortue et le hérisson se replient. Tu retrouveras toute cette diversité chez les hommes. Cesse donc de blâmer ce qui diffère de toi. Une société d'hommes ne saurait être parfaite que si elle nécessite l'emploi de maintes formes d'activité, que si elle favorise l'éclosion de maintes formes de bonheur.

Au reste Gide peint l'image attrayante du changement intime des sentiments et des points de vue de Michel. Il est longtemps enfermé dans une vie austère, et après la maladie qui, croit-il, va lui ôter la vie, il entre en convalescence et s'aperçoit qu'il est changé. Il n'est plus le puritain très docte de naguère, un être malingre et studieux à qui la morale précédente toute rigide et restrictive convenait; il ne se sent plus le même, il a à dire de choses nouvelles. Il ne s'intéresse jamais plus à l'histoire, aux choses antiques, à la ruine des beaux monuments. Au passé, il préfère le présent, la nouveauté. Il découvre son véritable être, l'être authentique, le "vieil homme," celui que livres, maîtres, parents et que lui-même ont tâché d'abord de supprimer.

Pour celui que l'acte de la mort a touché, ce qui paraissait important ne l'est plus; d'autres choses le sont, qui ne paraissent pas importantes, ou qu'on ne savait même pas exister. L'amas sur notre esprit de toutes connaissances acquises s'écaille comme un fard et, par places,<sup>2</sup> laisse voir à nu la chair même, l'être authentique qui se cachait.

Michel s'écrit plus tard que:

---

<sup>1</sup> Ibid., p. 235.

<sup>2</sup> L'Immoraliste, op.cit., p. 61.

Il fallait laisser le temps aux caractères effacés, de reparaitre, ne pas chercher à les former. (...) Nous avons quitté Syracuse et je courais sur la route escarpée qui joint Taormine à la Môle, criant, pour l'appeler en moi: un nouvel être! un nouvel être!

Le nouvel être est celui qui, ignorant tous les interdits, retrouve la pureté originelle des émotions, et s'applique à jouir avec le maximum d'intensité du plus grand nombre d'émotions possibles: découvrir concrètement la richesse de la nature et de la vie, aimer cette richesse et éveiller par là, en soi-même, la ferveur qui fait toute la valeur de l'homme. S'il n'est pas du tout certain que Gide soit Michel, il est possible qu'il ait donné à ce personnage nombre de ses caractéristiques les plus secrètes. Il affirme pourtant ce sentiment du nouvel être de Michel dans ses mémoires.

Je risquai une promenade beaucoup plus longue; ce pays monotone (l'Algérie) était pour moi d'un inépuisable attrait: ainsi que lui, je me sentais revivre; et même il me semblait que pour la première fois je vivais, sorti de la vallée de l'ombre de la mort, que je naissais à la vraie vie.<sup>2</sup>

En outre il raconte qu'il entend, voit, respire comme il ne l'a jamais fait jusqu'alors. Il s'aperçoit que son coeur désœuvré sanglotte de reconnaissance, d'adoration et de joie en sentant que sons, parfums, couleurs s'épousent profusément en lui. Ainsi Michel naît à la volupté sensuelle, et à la conscience de la beauté naturelle qui l'entoure. Il se détourne de l'intellectualisme et se baigne dans le sensualisme. Il devient un homme libre, sans lois, sans limites. Sous ses yeux, le rêve se

---

<sup>1</sup> Ibid., p. 63.

<sup>2</sup> Si le grain ne meurt, op.cit., p. 320.

matérialise et suscite en lui des élans nouveaux.

Il me semblait alors que j'étais né pour une sorte inconnue de trouvailles; et je me passionnais étrangement dans ma recherche ténébreuse, pour laquelle je sais que le chercheur devrait abimer et repousser de lui culture, décence et morale. J'en venais à ne goûter plus en autrui que les manifestations les plus sauvages, à déplorer qu'une contrainte quelconque les reprimât. Pour un peu je n'eusse vu dans l'honnêteté que restrictions, conventions ou peur.

Michel se délivre de toute contrainte lorsqu'il découvre son "nouvel être," son vrai goût de la vie sauvage, de l'anarchie. Son coeur est gonflé de joie et se laisse entraîner par le plaisir des cinq sens et la volupté de la nature algérienne. Il court à l'aventure et au plaisir; il n'aime pas le calme bonheur. Il découvre brusquement une vie dont la prodigieuse et inépuisable nouveauté, en chaque instant, fait naître en lui des soifs inconnues. "Je ne sais plus, à présent, le dieu ténébreux que je sens. O Dieux neufs, donnez-moi de connaître encore des races nouvelles, des types inprévus de beauté."<sup>2</sup>

Il veut jouir le plus possible de la vie, des sensations et de la nature. Il souhaite le hasard d'une rencontre heureuse comme Ménalque qui a "l'horreur du repos" et qui déclare: "Je ne peux pas dire que j'aime le

---

<sup>1</sup> L'Immoraliste, op.cit., p. 156.

<sup>2</sup> Ibid., p. 172.

danger, mais j'aime la vie hasardeuse et veux qu'elle exige de moi, à chaque instant, tout mon courage, tout mon bonheur, et toute ma santé."<sup>1</sup>

Ménalque des "Nourritures Terrestres" ne s'intéresse pas à la morale de la société. Il est dénué de tout sens moral de la notion du bien et du mal mais non pas de pouvoir séducteur. "Je ne peux," dit-il, "exiger de chacun mes vertus. C'est déjà beau si je retrouve en eux mes vices."<sup>2</sup> Il invite à passer les limites, à connaître ses frissons nouveaux, à marcher vers l'inconnu. Il provoque la curiosité et la désinvolture. Il est puissant et cynique. Il vante la liberté de l'individu et exalte la richesse des gens. Dans les "Nourritures Terrestres" Ménalque est le maître du narrateur, qui à son tour transmet la doctrine à son disciple, Nathanaël. Dans "L'Immoraliste," Ménalque est, si non le guide de Michel, du moins celui qui l'a précédé sur la route de la libération, et a éveillé sa conscience aux principes de sa nouvelle éthique. Nathanaël est le disciple mais aussi l'adolescent libre et fervent que Gide regrette de n'avoir pu être: ce sera Lafcadio dans les "Caves du Vatican" et Bernard dans les "Faux-Monnayeurs." Ces adolescents joyeux lui font regretter la jeunesse. Cet âge de la vie lui apparaît comme le plus libre, le plus élégant, le plus dénué de responsabilités, le plus rempli de promesses riches et contradictoires. Ménalque c'est le "nouvel être," celui que Gide a brusquement senti comme le seul important, le seul vrai. Gide vise davantage à créer une nouvelle éthique humaniste qui aboutira à une meilleure société et qui réveillera

---

<sup>1</sup>Ibid., p. 110.

<sup>2</sup>Ibid., p. 107.



toutes les possibilités latentes de l'homme.

Il y a l'effort pour ériger une nouvelle morale fondée sur l'homme seul, conscient de sa position précaire dans un univers sans valeurs éternelles et sans Juge suprême. (...) Le principe de la morale individuelle était le même chez les deux écrivains (Gide et Nietzsche). Tous deux cherchaient à aller "par delà le mal;" (...) Cette aspiration vers une nouvelle vie humaine où, grâce à l'honnêteté intellectuelle et à l'individuellisme, l'homme dépasserait tout ce que la race a produit jusque-là.

La parole de Ménalque en témoigne. "Agir sans juger si l'action est bonne ou mauvaise. Aimer sans s'inquiéter si c'est le bien ou le mal. Nathanaël, je t'enseignerai la ferveur."<sup>2</sup> Et plus tard "Nathanaël, je ne crois plus au péché,"<sup>3</sup>

Ménalque enseigne à oublier les formules apprises, à rejeter les conventions pour être disponible, pour voir le monde avec des yeux neufs, pour éprouver et sentir toutes choses dans leur plénitude car "tout être est capable de nudité; toute émotion de plénitude."<sup>4</sup>

Ménalque nous enseigne à dissocier le temps en une série de points discontinus, à ne jamais prolonger l'instant présent dans l'instant suivant

---

<sup>1</sup> Catherine H. Savage, op.cit., p. 88.

<sup>2</sup> Les Nourritures Terrestres, op.cit., p. 21.

<sup>3</sup> Ibid., p. 44.

<sup>4</sup> Ibid., p. 23.

de façon à faire de la durée un immense élan ininterrompu, mais au contraire à vivre seulement dans le moment qui passe. "Et je pris ainsi l'habitude," écrit-il, "de séparer chaque instant de ma vie, pour une totalité de joie, isolée; pour y concentrer subitement toute une particularité de bonheur, de sorte que je ne me reconnaissais plus dès le plus récent souvenir."<sup>1</sup>

Il ne donne pas l'importance au passé, au souvenir, à la mémoire, Il faut vivre dans le présent. Ce qui compte c'est le présent, l'instant, parce que la famille, la religion, la culture traditionnelle appartiennent au passé. Pour se libérer il faut oublier, quitter le passé, le souvenir et goûter la sensation puissante, complète de la vie, de l'instant. L'habitude ancienne de notre pensée nous gêne. Chaque instant de notre vie est essentiellement irremplaçable, irretrouvable. Il souhaite que nous sachions nous y concentrer uniquement, que nous soyons plus habile à saisir l'instant. L'heure qui passe est bien passée. Tout ce que nous aurions pu faire ou dû faire et que pourtant nous n'avons point fait c'est par souci des considérations, par temporisation, par la paresse et par s'être trop dit que nous aurons toujours le temps.

Il découvrit que le présent seul est le vrai terrain de la liberté. (...) Le passé peut bien avoir une part considérable dans la formation de l'individu, et l'avenir représenter le but précis de celui-ci, c'est dans le présent, dans l'instant seul que l'homme vit, respire, travaille et jouit. Savoir utiliser le présent pour lui-même ou pour préparer l'avenir, fut la règle de conduite et la leçon de Gide.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Ibid., p. 46.

<sup>2</sup> Jean-Jacques Thierry, op.cit., p. 80.

Les "Nourritures Terrestres" est une oeuvre lyrique dans laquelle Gide chante la splendeur et la pureté de la nature; il célèbre la vie, l'instant, la joie des sens et le dépassement des limites. Il prêche la satisfaction et le bonheur individuels aux dépens de la famille et de la société. Il revendique davantage la joie terrestre par contraste envers les lois et les devoirs. Ce sont l'amour et la ferveur qui nous permettent d'entrer en contact avec la nature. L'attitude gidienne dans les "Nourritures Terrestres" montre que l'homme doit chercher la ferveur et la joie; et dans le bonheur de l'homme se trouvent la vertu et le bien suprême. Il provoque de plus chez chaque individu le droit d'être heureux, la possession du bonheur. D'après Gide, l'homme qui se dit heureux et qui <sup>le</sup> pense, celui-là sera appelé vraiment fort. Le disciple de Ménalque manifeste l'idée de la jouissance du bonheur terrestre, de la magnificence, la supériorité de la nature en disant "Que l'homme est né pour le bonheur, certes toute la nature l'enseigne."<sup>1</sup> Et encore

Il m'a depuis longtemps paru que la joie était plus rare, plus difficile et plus belle que la tristesse. Et quand j'eusse fait cette découverte, la plus importante sans doute qui se puisse faire durant cette vie, la joie devint pour moi non seulement (ce qu'elle était) un besoin naturel - mais bien encore une obligation morale. Il me parut que le meilleur et plus sûr moyen de répandre autour de soi le bonheur, était d'en donner soi-même l'image, et je résolus d'être heureux.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Les Nourritures Terrestres, op.cit., p. 177.

<sup>2</sup> Ibid., p. 200.

Le narrateur des "Nourritures Terrestres" accentue combien le matin charmant, la brume, la lumière, la fraîcheur aérée et les diverses sensations nous donneront plus de délices encore si nous savons nous y donner tout entier. Il affirme donc la primauté de la sensation.

"Il ne me suffit pas," dit-il,

de lire que les sables des plages sont doux; je veux que mes pieds nus le sentent... Toute connaissance que n'a pas précédé une sensation m'est inutile. Je n'ai jamais rien vu de doucement beau dans ce monde, sans désirer aussitôt que toute ma tendresse le touche.<sup>1</sup>

Le fait que Gide est obsédé par l'idée de la sensation crée en lui le sentiment qu'il appelle "étrange amour de l'inhumain, de l'aride" qui le fait préférer à l'oasis le désert. Il dit en outre que les grands souffles secs, enbaumés, l'aveuglante réverbération du soleil sur la roche nue sont enivrants comme le vin. Le disciple de Ménalque chante ensuite la grandeur, le charme et la beauté superbe de la nature qui lui fournit les joies de cinq sens: le frôlement des feuilles, le ruissellement de l'eau, le son des oiseaux chantant et gazouillant, le souffle du vent et de la brise, la chaleur brûlante, le parfum des fleurs et des fruits mûrs. Il montre la richesse de la terre, les blés, les animaux, le lait, les fruits, le vin. L'eau est pour lui la vertu cachée, l'excessive fraîcheur, l'extraordinaire délice. La richesse de cette source sensationnelle le pousse à se livrer complètement à la nature. Il apprend toute chose non pas par la contrainte, mais par la

---

<sup>1</sup> Ibid., p. 33.

savoir qu'elle lui donne. D'ailleurs l'infinie variété des paysages nous démontre sans cesse, selon Ménélaque, que nous n'avons pas encore connu toutes les formes du bonheur, de la beauté, de la méditation ou de la tristesse qu'ils peuvent envelopper. Dans les "Nourritures Terrestres," Gide peint le pays occidental, son village couvert de neige, la vie solitaire des bergers, le travail dans la ferme et dans la plaine s'opposant à celui des pays orientaux, surtout l'Afrique du nord où le soleil brille tout le temps, la rivière coule sans cesse, la chaleur est grande et le café maure paraît charmant.

Chaque endroit, chaque paysage ne donne pas la même sensation. Il se réjouit donc de la ressentir par tous les moyens: les oreilles, les yeux, la peau, les narines, les lèvres. Il désire tout connaître, tout accueillir. C'est pour cela qu'il se remet toujours à voyager pour connaître de nouveaux pays, de nouvelles personnes.

Mon âme était l'auberge ouverte, au carrefour; ce qui voulait entrer, entra. Je me suis fait ductile, à l'aimable, disponible par tous mes sens, attentif, écouteur jusqu'à n'avoir plus une pensée personnelle, capteur de toute émotion en passage, et de réaction si minime que je ne tenais plus rien pour mal plutôt que de protester devant rien.<sup>1</sup>

Il y a aussi le désir de vivre une vie sauvage, de goûter la nature dans sa pleine et riche sensation. L'image de la vie est pour le narrateur un fruit plein de savoir sur des lèvres pleines de désir.

---

<sup>1</sup> Ibid., p. 69.

Certes, tout ce que j'ai rencontré de rire sur les lèvres, j'ai voulu l'embrasser; de sang sur les joues, de larmes dans les yeux, j'ai voulu le boire; mordre à la pulpe de tous les fruits que vers moi penchèrent des branches. A chaque auberge me saluait une faim; devant chaque source m'attendait une soif-une soif, devant chacune particulière; -et j'aurais voulu d'autres mots pour marquer mes autres désirs.<sup>1</sup>

Que l'on soit libre de goûter la nouveauté, la splendeur, la délicieuse nourriture, sinon on ne suffit pas lorsqu'il dit:

Choisir n'apparaissait non tant élire, que repousser ce que je n'étais pas. (...) Je ne faisais jamais que ceci ou que cela. Si je faisais ceci, cela n'en devenait aussitôt regrettable, et je restais souvent sans plus oser rien faire, éperdument et comme les bras toujours ouverts, de peur, si je les refermais pour la prise, de n'avoir saisi qu'une chose.<sup>2</sup>

Par conséquent le narrateur ne veut pas choisir; il est disponibilité absolue, à tout ce qui vient du vaste monde pour flatter ses sens: parfum des herbes desséchées par le soleil, murmure des eaux courantes, saveur aigu de la grenade sauvage, caresse gelée du vent, au hasard de sa marche aventureuse; tout lui est promesse de bonheur, même la chaleur qui l'accable, même la soif au bout d'une promenade épuisante, même le caillou qui heurte son pied fatigué. C'est là la leçon de Ménalque qui nous prêche inlassablement et constamment de prendre la nature comme une source inépuisable du bonheur, de la joie; pour lui, le bonheur est ici-bas sur la terre, non pas dans l'au-delà. C'est

---

<sup>1</sup> Ibid., p. 34.

<sup>2</sup> Ibid., p. 65.

pourquoi Gide a nommé ce livre lyrique qui favorise l'amour, la ferveur, le plaisir, les "Nourritures Terrestres."

Revenons à Lafcadio dans les "Caves du Vatican," nous trouvons qu'il est un adolescent libre et fervent. La hardiesse de son caractère contraste avec le ridicule, la lenteur, la crainte des autres qui l'entourent. Lafcadio s'abandonne à l'aventure, à l'excitation qu'il reçoit dans l'aventure, à l'exaltation; il est dénué de tout sens moral. S'il vit avec Carola, l'amante de son ancien camarade Protos, ce n'est que par hygiène. Il est libre pour toute disposition et s'élançe de toute sa volonté dans la vie lorsqu'il dit que le moment est venu, "it is time to launch the ship." Ce qui paraît si beau dans la vie, ce qu'il aime, c'est le fait que l'on ne peut pas corriger ce qu'on a fait, qu'il faut peindre dans le frais et que la rature y est défendue. L'aspect cynique de Lafcadio nous attaque au coeur. Sauver les deux enfants dans la maison brûlée ou tuer Amédée relève pour lui du même principe. Il ne veut qu'agir, pousser à l'extrême son acte. Par jeu il préfère le plaisir à son intérêt. Il précipite Amédée par la porte du train, par besoin de réaliser ce qui est entre l'imagination et le fait, par le fait qu'il ne peut pas compter jusqu'à douze avant de voir un feu dans la campagne. Lafcadio est la liberté et la sincérité même. C'est lui qui réalise une action gratuite. L'acte gratuit dans ce roman est un acte qui n'est motivé par rien, sans intérêt, sans passion, l'acte désintéressé naît de soi, un acte qui est aussi sans but. En tuant Amédée, Lafcadio a commis l'acte libre dont il est l'unique et véritable cause. "aucune raison," dit Julius, "pour supposer criminel celui qui a commis le crime sans raison."<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Les Caves du Vatican, op.cit., p. 219.

Il est difficile de juger un crime parfaitement immotivé comme celui de Lafcadio. Son acte désintéressé nous apparaît, avant tout, comme une révolte contre toute morale sociale et religieuse. Il chante alors la pure liberté, le caprice, le jeu désintéressé qui le libérera du destin. On sent dans cet acte une sorte de défi à la raison, aux bonnes mœurs, de la désinvolture, de la provocation, du risque, la volonté de se violenter. Il ne faudra voir dans l'acte libre de Lafcadio qu'une idée poussée de Gide qui veut montrer les multiples possibilités de l'homme libre. En outre le vol de ciseaux de Moktir, ou le braconnage de Michel dans "l'Immoraliste" sont l'expression d'instincts sauvages et libres qui impliquent chez Gide une nature riche de possibilités humaines.

Gide ne manque pas de prendre une attitude très critique envers la libération morale et philosophique de Michel et de Lafcadio. Il étudie les conséquences de la révolte personnelle. Lafcadio ne sait plus que faire d'une liberté dont il n'éprouve d'abord que jouissance. Il reste oisif comme Michel et c'est par désœuvrement qu'il tue Amédée. Mais après l'assassinat il trouve aussitôt le vide dans son action et éprouve un dégoût violent et blessant, un déplaisir. Quant à Michel il se libère de tout lien social, religieux et enfin familial après la mort de sa femme. Si l'on enlève de la vie toute morale traditionnelle on ne peut plus trouver des raisons d'être. Il est possible qu'il soit délivré; mais qu'importe ? Il souffre pourtant de cette liberté sans emploi. Michel est assez honnête et lucide pour rejeter les traditions opprimantes de la société, l'intellectualisme sec du bien et du mal. Il s'est libéré, mais ne sait pas encore employer sa liberté essentielle. Il détruit la croyance de sa femme mais néglige de remplacer le soutien qu'elle y puise; il renonce aux valeurs anciennes mais ne s'en



est pas encore fait d'autres. Se libérer n'est rien, l'ardu c'est savoir être libre. Gide y pose la question angoissante de l'homme devant cette liberté illimitée. La liberté sans bornes peut-elle conduire au bonheur ? Comment supporter cette liberté vigoureuse ? Les conséquences de la liberté illimitée sont pesées dans "l'Immoraliste." Gide essaie, bien entendu, de porter des jugements de valeur, de montrer que l'emploi de la liberté et de l'individualisme lui semble plus important que leur conquête même.



ศูนย์วิทยทรัพยากร  
จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย